

LA

SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^e, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Antigone conduisant son père. (Page 42, col. 1.)
Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Antigone. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le trésor du Harz (*suite et fin*); Le sonneur d'église et le voleur (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : Le square du Conservatoire des Arts et Métiers.

RÉCITS HISTORIQUES.

ANTIGONE.

Antigone, fille d'Œdipe, est un des caractères les plus purs et les plus charmants qu'aient tracé la poésie antique.

C'est l'héroïne de la piété filiale.

Son père était roi de Thèbes. Écrasé tout à coup par des malheurs immérités, accablé de chagrins affreux, et ne pouvant se pardonner à lui-même des crimes qu'il avait commis sans le vouloir et sans le savoir, il se jugea indigne de voir le jour, il se priva volontairement de la vue.

Réduit à cet état misérable, il devint un objet d'horreur; non-seulement il fut abandonné de tout le monde, mais il fut chassé de Thèbes.

Le malheureux aveugle, ainsi expulsé, et ne sachant où porter ses pas errants, trouva dans sa fille Antigone une compagne aussi infatigable que dévouée.

Seule elle ne l'avait pas abandonné; seule, repoussant les instances qui lui étaient faites pour rester à Thèbes dans son palais, elle partit avec lui; guidant ses pas, soutenant sa marche, lui prodiguant de douces consolations, obtenant pour lui les secours dont il avait besoin, écartant de lui tous les dangers, protégeant son sommeil.

Il voulut se rendre à Colone auprès d'Athènes, lieu où il espérait trouver un asile, et où, en effet, il fut accueilli avec bienveillance et où il termina ses jours.

La gravure ci-dessus représente la pieuse et tendre Antigone conduisant son malheureux père.

Les sentiments qu'il éprouvait pour elle ont été retracés dans ces vers qu'un poète met dans la bouche d'Œdipe :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins;
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des charmes;
Elle les partageait, elle essuyait mes larmes.
Son amour attentif prévenait mes besoins.
Viens, ô mon digne sang, viens, mon guide fidèle!
Que ton père attendri te presse sur son cœur!
Puisse des dieux la justice éternelle,
A ma reconnaissance égaler ton bonheur!

L. D'A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE TRÉSOR DU HARZ.

IV. Changement inattendu.

Un mois environ s'était passé depuis cette catastrophe domestique lorsqu'un jour on sonna à la porte, et Babet alla ouvrir, pensant qu'on venait acheter de la farine. Ce n'était pas un acheteur, mais un beau jeune homme, de bonne mine, vêtu comme un gentilhomme, et ce jeune homme n'était autre que Fridolin. Surprise en le voyant si bien équipé, Babet voulut bien ne pas le mettre sur-le-champ à la porte, et même elle l'honora

d'un sourire fort gracieux lorsqu'après les premiers compliments il lui eut dit :

« Chère dame, ma fortune est changée mais mon cœur ne l'est pas; je viens renouveler la demande que je vous avais faite de la main de la belle Lucienne. Je ne suis plus ce pauvre hère que vous avez connu; j'ai perdu un oncle fort riche et je suis l'héritier de sa fortune. J'ai maintenant du bien plus qu'il ne m'en faut et puis me présenter à vous sans crainte; consentez à faire mon bonheur. »

Et en achevant ces mots, il couvrit de pièces d'or l'ardoise du comptoir.

En apprenant que Fridolin était devenu riche la violente Babet était devenue aussi douce qu'une brebis; elle se hâta d'appeler Lucienne et lui fit part des vœux de Fridolin. Lucienne consentit.

Alors il compta et dressa ses piles d'or, et renouvela dans les meilleurs termes sa demande à la mère qui répondit de grand cœur :

« Ainsi soit-il ! »

Le mariage fut conclu plus vite que ne l'avait été l'achat de l'âne. Pour conclusion de l'affaire, le jeune homme mit dans son chapeau la moitié de l'or qu'il avait étalé et la versa dans le tablier de sa fiancée comme cadeau de nocces; puis il offrit l'autre moitié à Babet afin de pourvoir aux dépenses de la fête. Alors il pria Lucienne de lui accorder dans l'arrière-boutique un tête-à-tête, qu'il obtint à l'instant. Une demi-heure se passa ainsi à causer; lorsque la charmante Lucienne reparut dans la boutique, la sérénité du bonheur brillait sur son visage; Fridolin lui avait donné sous le sceau du secret la solution de plus d'un problème touchant son changement de fortune. Pendant ce temps, l'active Babet était allée tout d'abord mettre son nouveau trésor en sûreté, et comme elle n'avait pas le temps de l'enfourer dans quelque coin de la cave, elle le confia pour le moment à son infidèle placard; puis elle nettoya, orna toute la maison, se fit apporter par une voisine très-serviable les provisions nécessaires pour bien garnir la cave et la cuisine; puis elle congédia son gendre, qui alla occuper la plus belle chambre de l'Agneau d'or.

Il y eut dès lors dans la maison un mouvement inaccoutumé; les préparatifs de la noce furent activement poussés. Le bruit du mariage de Lucienne se répandit dans toute la ville et ce fut partout la grande nouvelle. Partout où le beau fiancé se laissait voir dans la rue, on courait aux fenêtres, pour le suivre des yeux et causer de son mariage. Quelques-uns étaient heureux du bonheur de la brave jeune fille, d'autres en étaient jaloux.

Un roulier de Nuremberg arriva un jour avec une grosse voiture lourdement chargée et s'arrêta devant la maison où il déballa une grande quantité de malles et de caisses appartenant à Fridolin.

Avec quel empressement Babet les ouvrit toutes, on le devine sans peine. A la vue de toutes les richesses qu'elles contenaient, elle ne tarit pas en éloges tant à l'adresse de son futur gendre que de son oncle, le prétendu testateur.

Le jour de la cérémonie nuptiale était fixé et le banquet de nocces préparé à l'auberge de l'Agneau d'or, car, la moitié de la ville y étant invitée, la maison de maître Pierre eût été beaucoup trop étroite. La veille de ce grand jour Lucienne en essayant sa couronne de mariée, disait à sa mère :

« Que cette couronne me ferait plaisir le jour de la cérémonie si mon père me conduisait à l'autel !... Ah ! s'il revenait enfin ! »

A cette pensée si poignante pour sa tendresse elle commença à pleurer et à sangloter. Un reste d'amour conjugal, qui semblait se réveiller au cœur de Babet en même temps que l'aisance revenait au logis, lui fit partager ces pleurs et ces plaintes de sa fille.

« Oui, je serais bien contente de le voir revenir ; son gendre serait en état de le régaler comme un prince ; d'ailleurs il me semble qu'il manque quelque chose dans la maison depuis que le père n'est plus là. »

Et en ceci elle disait vrai au fond, car il lui manquait la victime sur laquelle elle s'acharnait chaque jour. Depuis le départ de son mari une paix profonde n'avait cessé de régner dans la maison, au grand ennui de Babet, qui avait cependant besoin d'épancher de temps à autre le trop-plein de sa bile.

Mais quoi ? Ce jour-là même, c'est-à-dire la veille du mariage, un homme parut sur le soir à la porte de la ville, poussant une brouette devant lui. Après avoir déclaré au douanier un tonneau de clous et avoir acquitté les droits, il poursuivit son chemin, arriva tout droit devant la maison nuptiale et frappa à la porte. La fiancée mit une lumière à la fenêtre pour voir qui était là, et reconnut, ô bonheur ! son propre père. Je vous laisse à penser quelle jubilation ce fut dans la maison. Lucienne, folle de joie, s'élança à sa rencontre pour l'embrasser la première ; puis ce fut le tour de Babet de venir lui donner la main et lui rappeler en ces termes le vol de son trésor :

« Allons, méchant larron, tu vas t'amender, je l'espère. »

Il fut aussi complimenté par Fridolin, son futur gendre ; la mère et la fille le lui présentèrent à la fois et le louèrent à l'envi, car le premier mouvement de maître Pierre avait été de jeter un regard sévèrement investigateur sur ce garçon. Cependant quand on lui eut appris comment Fridolin, ayant changé de fortune, avait demandé de nouveau à faire partie de la famille, il parut satisfait et le traita avec beaucoup d'amitié.

Après avoir ainsi retrouvé son mari et lui avoir servi à souper, Babet, curieuse de connaître ses aventures, s'empessa de lui demander comment il avait passé le temps de son absence.

V. Succès et discrétion.

« Bénie soit ma ville natale ! dit maître Pierre ; j'ai couru le pays dans tous les sens, essayé de tous les métiers et fait en dernier lieu le commerce des fers ; mais j'y ai mis plus du mien que je n'y ai gagné. Toute ma richesse consiste dans ce baril de clous de menuisier dont je compte faire cadeau aux jeunes époux. »

Babet allait éclater en invectives quand Fridolin l'arrêta en promettant de prélever sur son héritage de quoi faire vivre et entretenir honnêtement son beau-père.

Ainsi se trouvaient exaucés tous les vœux de la bonne Lucienne. Le lendemain, son père la conduisit à l'autel ; le mariage de l'heureux couple fut célébré en grande pompe. Bientôt après les jeunes époux montèrent leur nouveau ménage ; Fridolin s'établit dans une belle maison qu'il acheta sur la place du marché, il acheta aussi une vigne, un jardin, des champs avec des prairies, des étangs, bref il mena le train d'un homme qui jouit d'une grande aisance. Quant à maître

Pierre, il vivait retiré, jouissant, comme toute la ville le croyait, de l'heureuse fortune de sa fille, et ne laissant soupçonner à personne que son prétendu baril de clous était en réalité la corne d'abondance d'où sortait la richesse de toute la famille.

Il avait heureusement accompli son pèlerinage au Brocken sans qu'aucune âme vivante en sût rien. A la vérité il s'était assez souvent arrêté en chemin, dans les cabarets ; mais dès qu'il aperçut à l'horizon les sommets bleuâtres du Harz il s'était imposé un jeûne rigoureux et absolu.

Il traversa cette âpre contrée en différents sens. Personne ne put lui indiquer la vallée du Déjeuner ; le hasard voulut cependant qu'il tombât sur la bonne voie ; il trouva le mont Saint-André, longea le petit ruisseau et y but un coup de cette eau fraîche qui l'inspira bien plus que les poètes n'ont jamais été inspirés en s'abreuvant idéalement aux eaux de l'Hippocrène ; il découvrit l'excavation et fut assez heureux pour résoudre la question embarrassante de l'aubergiste de l'*Agneau d'or*. Il descendit effectivement dans le sein de la montagne et tira un excellent parti de la racine *Ouvre-tout*.

Mais, malgré toutes les assurances qui lui avaient été données, il ne se fiait nullement à l'esprit de la montagne pendant sa marche souterraine ; il appréhendait sans cesse que l'épouvantable gardien du trésor ne lui apparût tout à coup sous la forme d'un monstre et ne lui reprît son riche butin. Aussi avait-il la chair de poule et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Il s'arrêta si peu à considérer le caveau du trésor, que plus tard il ne pouvait pas même se rappeler si les murs et les piliers avaient en effet resplendi à ses yeux de l'éclat de l'or et des pierreries. Toutes ses pensées s'étaient dirigées sur le coffre d'airain où il puisa aussi rapidement que possible une pleine charge d'or. Pendant cette opération qui se fit à souhait, aucun esprit de la montagne ne se fit voir ni entendre, seulement la porte de fer du caveau se referma bruyamment dès qu'il eut mis le pied dehors. Quant à la précieuse racine qu'il avait déposée à côté du coffre, il avait oublié, dans sa précipitation, de l'emporter avec lui. Cet oubli lui ôta le moyen d'y revenir, mais il ne s'en chagrina pas trop, car il lui suffisait d'avoir pu emporter sa charge d'or, et nous savons quelles puissantes épaules il avait !

En effet, il avait rempli sa valise de tout l'or qu'il put porter, somme qu'il trouvait amplement suffisante pour pourvoir à ses besoins, sa vie durant, et doter sa chère Lucienne. Quoique la charge d'or qu'il s'efforçait de ramener au jour pesât maintenant sur ses épaules aussi lourdement qu'autrefois les énormes sacs de farine qui lui avaient fait désertir son logis, l'ascension de l'escalier aux soixante-douze marches lui sembla pourtant bien moins rude et moins fatigante que la descente au moulin.

Lorsqu'il fut revenu à la lumière du jour, il éprouva le même sentiment de satisfaction que l'homme qui vient d'échapper à un naufrage, et qui, après avoir lutté pendant longtemps contre les flots, pose enfin le pied sur un terrain solide ; il gravit plein de joie l'escarpement de la côte.

Après avoir suivi ponctuellement les instructions du vieux père Martin, et après avoir recombé l'espèce de fosse qui donnait entrée sous la montagne, maître Pierre réfléchit mûrement aux moyens de mettre en sûreté le trésor qu'il venait d'enlever, et d'en jouir à cœur joie dans sa ville natale, sans y faire sensation et sans se

priver de rien. Il tenait beaucoup aussi à ce que sa terrible moitié ne pût avoir vent du riche héritage qu'il tenait du vieux roi du Harz, car il connaissait son caractère intraitable et sentait bien qu'elle ne lui laisserait ni paix ni trêve qu'il ne lui eût enfin tout livré. Il avait l'intention, il est vrai, de l'en faire jouir et de l'abreuver à ce ruisseau bienfaisant, mais il ne voulait pas qu'elle en connût jamais la source.

Il empaqueta dûment son gros magot, et l'emporta jusqu'au premier village qu'il aperçut. Là il acheta chez le charron une brouette, et chez le tonnelier un baril à double fond : puis il alla à la forge la plus voisine, et remplit de clous son baril en haut et en bas ; quant au trésor, il le dissimula habilement en le cachant au milieu. Ainsi chargé, notre marchand de clous improvisé se dirigea tout tranquille-



Le jeune homme versa l'or dans le tablier de sa fiancée. (Page 42, col. 2.)

ment vers ses foyers, et comme il n'était précisément pas fort pressé, il s'arrêtait à chaque taverne sur son passage, et se faisait servir ce que l'aubergiste avait de meilleur.

Il allait entrer dans la petite ville d'Elrich, lorsqu'il fit la rencontre d'un voyageur qui suivait la même route. C'était un jeune homme, d'une mine fort distinguée, mais qui paraissait en proie à un profond chagrin. Or, ce jeune homme n'était autre que Fridolin. Maître Pierre, qui avait le cœur content, l'esprit à l'aise et qui justement se trouvait en humeur de causer, lui adressa le premier la parole, et l'engagea à souper avec lui à l'auberge, promettant de payer l'écot, ce que le jeune homme accepta avec bien du plaisir. Et tout en soupant, maître Pierre se disait en lui-même :

« Voici mon affaire. »

Le lendemain matin, un soleil radieux l'at-



La fiancée mit une lumière à la fenêtre. (Page 43, col. 1.)

tira dans le jardin de l'auberge, et il résolut d'y faire servir à déjeuner sous un berceau de verdure. Dès que Fridolin fut éveillé, il l'invita à venir prendre le frais, le fit asseoir à son côté sous le berceau, le tira de sa

mélancolie [par quelques paroles d'encouragement et dit :

« Allons, de la gaieté, mon jeune camarade, et dis-moi ce qui te rend si triste.

— Hélas ! vous le savez bien, dit le jeune homme, vous qui avez refusé de faire mon bonheur.

— Tu as donc toujours la même idée ?

— Toujours. »

Maitre Pierre était enchanté. Fridolin était justement l'homme qu'il lui fallait pour l'exécution de son plan, c'est-à-dire pour lui confier le dépôt de ses richesses afin d'en jouir sans bruit dans sa ville natale et de pouvoir aussi cacher le magot à la cupidité de sa femme.

« Mon garçon, lui dit-il, je t'accorde la main de ma fille : écoute-moi bien, et sois discret. Je suis riche, je vais te donner beaucoup d'or ; tu diras que l'héritage d'un parent éloigné t'a soudainement enrichi ; tu demanderas la main de



Il avait rempli sa valise de tout l'or qu'il put porter. (Page 43, col. 2.)

Lucienne à ma femme qui, certes, ne te la refusera pas. »

Fridolin se croyait le jouet d'un rêve.

« Suis-moi dans ma chambre, dit maitre Pierre, tu vas voir que je te dis vrai. »

Le jeune homme pouvait à peine en croire ses oreilles, et ses joues pâles se colorèrent de joie et de surprise. Il ne savait trop s'il était éveillé ou s'il rêvait, lorsqu'il suivit maitre Pierre qui, après l'avoir fait entrer, tourna la clef sur la porte, et enleva la bonde de son baril de clous.

Maitre Pierre révéla tout à Fridolin ; il lui confia le secret de son trésor, et son intention de lui faire jouer le rôle d'un gendre fort riche, tandis que lui-même jouirait tranquillement avec lui de sa magnifique trouvaille. La mélancolie du pauvre garçon disparut en un instant : il ne put trouver de paroles pour exprimer sa



Le lendemain, son père la conduisit à l'autel. (Page 43, col. 1.)

reconnaissance à ce bon père qui voulait bien le rendre le plus heureux des mortels sur cette terre du bon Dieu. | Le jour suivant, nos deux compagnons de route quittèrent joyeusement la petite ville d'Ellich au pied du

Harz, et se dirigèrent d'un pas allègre vers Nuremberg en Franconie. Arrivés dans cette ville, Fridolin s'équipa de son mieux pour se présenter à sa future, et maître Pierre lui mit dans la poche de quoi paraître un riche parti, tout en convenant avec Fridolin qu'aussitôt après la conclusion du mariage, celui-ci lui manderait la chose par un message secret, et qu'alors une voiture chargée des meubles les plus magnifiques partirait pour Rotenbourg, afin que le riche fiancé y fit sensation.

Lorsque le beau-père et le gendre présomptif se séparèrent, le premier fit au second la recommandation suivante en le reconduisant :

« Tiens ta langue, mon garçon, et garde bien notre secret ; ne confie à personne ce que tu as appris, si ce n'est à la discrète Lucienne, lorsqu'elle sera ta fiancée. »

Maître Pierre jouit doucement du revenu considérable que lui avait valu son voyage au Harz, et vécut dans l'opulence jusqu'à l'âge le plus avancé, mais c'était son gendre qui aux yeux du public était le propriétaire de toute cette fortune. Fridolin vécut donc content et heureux avec la vertueuse Lucienne. Il obtint une place dans le Sénat, et finit par devenir gouverneur de Rotenbourg, en qualité de bourgmestre.

C'est lui qui a donné lieu à un dicton encore en usage chez les Rotenbourgeois d'aujourd'hui ; quand ils veulent donner une idée d'un homme qui a de la fortune, ils disent : « Il est aussi riche qu'autrefois le gendre du maître d'hôtel Pierre Bloch. »

Traduit de l'allemand de MUSEUS, par M. MATERNE.

LE SONNEUR D'ÉGLISE ET LE VOLEUR.

En effet, Malm se rappela que le jour précédent, sa femme avait abattu et dépecé sa bien-aimée vache. Le monstre qui lui était apparu dans le bûcher n'était donc autre que la peau et les cornes de la pauvre Rosenkulla, que Mme Malm y avait suspendues.

« Mais, ce qui m'a fait si peur à moi, se dit le sonneur après avoir réfléchi un instant, ne pourrait-il pas aussi faire peur à d'autres dont la conscience est moins tranquille que la mienne?... Si je.... oui, si je me couvrais de cette peau!... Pourquoi pas?... Ai-je quelque chose de mieux à choisir? »

Malm ne délibéra pas plus longtemps.

Il s'arma d'une hache, prit sur un bras la peau de la vache avec les cornes pendantes, et se dirigea vers l'église.

Arrivé près du mur du cimetière, il aperçut une voiture attelée, dont le cheval était attaché par la bride à un poteau. Du reste, pas d'autre trace d'êtres vivants.

Il s'approcha avec précaution de la porte de l'église, qu'il trouva ouverte, et la clef dans la serrure.

Il ôta ses souliers ; puis, après s'être enveloppé de la peau sanglante, de manière à ce que les deux cornes lui tombaient sur le visage, il s'introduisit tout doucement dans l'église et alla se camper devant la porte de la sacristie, brandissant silencieusement sa hache.

Il regarda autour de lui, l'église était plongée dans une obscurité profonde ; mais de la sacristie s'échappait, en même temps qu'un bruit sourd, comme de quelqu'un qui cherchait à forcer un coffre, un brillant filet de lumière.

« Ils sont là! » se dit le sonneur.

Puis, au bout d'un instant :

« Que faire? » se demanda-t-il.

Pénétrer brusquement dans la sacristie et attaquer les voleurs à coups de hache semblait dangereux. Ces gens auraient probablement découvert le subterfuge, ce qui eût perdu inévitablement le pauvre sonneur.

D'ailleurs, son but était moins d'engager une lutte personnelle avec eux, que d'épargner à son église le vol qu'ils avaient complété.

Il résolut donc de rester où il était.

Mais, comment avertir les bandits de sa présence? Comment rendre la scène fantastique qu'il se proposait de jouer assez terrible pour les glacer d'effroi, pour les arracher surtout à leur œuvre sacrilège avant qu'ils eussent eu le temps de la consommer?

Malm demeura quelques instants pensif ; puis, tout à coup, comme s'il eût trouvé ce qu'il cherchait, il releva la tête, autant du moins que le lui permettait sa coiffure de peau et de cornes.

Un immense beuglement ébranla les voûtes de l'église.

Malm imitait la voix de Rosenkulla.

Le bruit de la sacristie s'arrêta.

« C'est bien! » se dit Malm.

Bientôt le bruit recommença.

Un second beuglement, plus fort que le premier, se fit entendre.

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit de nouveau.

« Le troisième coup sera le bon, » se dit Malm.

Et, rassemblant toutes les forces de ses poumons, il poussa un troisième beuglement en comparaison duquel les deux premiers eussent pu passer pour de légers murmures.

Le bruit s'arrêta tout à fait, et il se fit un silence si profond, qu'on eût entendu un moucheron voler à travers les grands lustres qui pendaient des voûtes de l'église.

Enfin, la porte de la sacristie s'ouvrit peu à peu, et notre héros en vit sortir deux hommes dont l'un portait à la main une lanterne.

Ce dernier éleva la lanterne au-dessus de sa tête, dans l'espoir de découvrir une cause naturelle de ce vacarme sinistre qui les avait troublés dans leur travail.

La lumière tomba juste sur l'épouvantable fantôme dont le sonneur avait su se faire un auxiliaire si puissant.

A cette vue, les deux bandits restèrent un instant cloués à leur place ; puis, comme s'ils croyaient réellement avoir affaire au diable en personne, ils poussèrent un cri d'effroi et s'enfuirent à pas précipités, et les mains vides, hors de l'église.

Malm, que leur épouvante encourageait, se mit à leur poursuite en beuglant de plus belle, et ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent disparu. Toutefois, il eut soin de remarquer la direction qu'ils avaient prise.

En ce moment arriva sa femme accompagnée de son gendre, lequel s'était armé d'un fusil et d'un sabre.

Malm n'eut que le temps de jeter de côté sa diabolique défroque, qui n'eût pas manqué, sans doute, de mettre aussi les siens en déroute.

« Eh bien! beau-père, lui demanda Tunstrom, que se passe-t-il? »

— Ils ont pris la fuite dans la direction de Stockholm.

— Et ils emportent avec eux le trésor de l'église!

— Oh ! que non pas !... Je leur en ai ôté l'envie.... »

Et le sonneur, montrant à sa femme et à son gendre la peau de Rosenkulla qui gisait à ses pieds, leur expliqua en quelques mots ce qu'il avait fait.

« Mais, il ne s'agit pas de cela, ajouta-t-il, il faut les poursuivre, les arrêter.... »

— Oui, courons ! dit le gendre.

— Courons ! reprit le sonneur, mais non pas à pied, mon gendre.... Les coquins ont laissé près du cimetièrre une voiture toute attelée ; prenons-la, nous les rattraperons plus vite. »

Ce qui fut dit fut fait ; et, tandis que les deux hommes partaient au galop d'un assez bon cheval, Mme Malm, rassurée sur le sort de son mari, rentra dans sa maison, où elle se coucha en attendant le résultat de la poursuite.

A peine avaient-ils marché une demi-heure, que Malm invita son gendre, qui tenait les rênes, à ralentir un peu le pas.

Malm n'était pas seulement un sonneur de cloches honnête et consciencieux, il était encore renommé dans tous les environs pour son adresse et son intrépidité à la chasse. Il venait donc, avec cette finesse de vue et d'ouïe qui est l'apanage des bons chasseurs, de découvrir à une assez longue distance, malgré l'épaisseur des ténèbres, deux hommes qui causaient.

Ces deux hommes entendirent aussi de leur côté le bruit de la voiture qui les poursuivait s'amortir.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura l'un d'eux en s'adressant à son compagnon ; il me semble qu'une voiture vient de s'arrêter.... »

— Je le crois aussi, répondit l'autre ; peut-être s'est-elle brisée.

— Si nous allions voir....

— Es-tu fou ?

— Sans doute.... tu me comprends bien !

— Que veux-tu dire ?

— Le diable nous a pris notre voiture et notre cheval.

— Impossible ! Le cheval était trop bon, la voiture trop mauvaise.

— Est-ce que tu voudrais retourner à l'église pour les reprendre ?

— Pourquoi non ?... Seulement, il faudrait que le ciel s'éclaircît un peu.... Le diable craint le jour comme le hibou.

— Non, merci ! Mieux vaut, selon moi, mettre la main sur l'équipage qui vient de s'arrêter.

— Et qui s'est brisé.... La bonne affaire, en vérité....

— Nous détellerons le cheval et....

— Nous le monterons tous les deux ?

— Parfait.... D'ailleurs, ce serait un moyen de nous enfuir plus promptement de ce chemin où les piétons ne tarderont pas à paraître.

— Eh bien ! en avant !... »

Les deux voleurs se dirigèrent du côté où stationnait la voiture.

Mais, au moment où le premier arrivait posait la main sur le brancard, le gendre du sonneur lui assena sur la tête un coup de sabre qui l'étendit roide dans la boue.

Son compagnon accourut.

« Si tu fais un seul mouvement, lui cria le sonneur lui-même, je te tue comme un chien !

— Ah ! c'est toi, frère Malm, répondit le porte-gui-

don (car c'était le porte-guidon en personne) en tirant vivement de sa poche ses deux pistolets.

— Tiens, misérable, voilà mon baiser fraternel !... » lui cria de nouveau le sonneur.

Et avant qu'il eût pu faire usage de ses armes, il l'envoya d'un coup de fusil, rejoindre son complice.

Malm et son gendre sautèrent alors à terre, et, après s'être assurés que les deux bandits n'étaient pas morts, ils les garrotèrent solidement, et, après les avoir chargés sur leur voiture, ils les conduisirent de ce pas à la prison d'Ensta.

Le jour du jugement, il fut reconnu que le prétendu porte-guidon n'était autre que Kyrknisse, c'est-à-dire le plus fameux voleur d'église de tout le pays. Sa tentative contre l'église de Malm fut son dernier exploit ; car, ayant été condamné aux travaux forcés à perpétuité, il fut soumis à une surveillance si active et si sévère, qu'il ne put plus s'évader comme il l'avait déjà fait tant de fois.

L. LÉOUZON LE DUC.

VARIÉTÉS.

LE SQUARE DU CONSERVATOIRE.

Le Conservatoire des Arts et Métiers (qu'il ne faut pas confondre avec le Conservatoire de musique et de déclamation), est situé à Paris, rue Saint-Martin.

C'est un vaste et bel édifice, où l'on conserve le dépôt des machines modèles, outils, dessins et traités de toutes les sortes d'arts et métiers.

On y fait aussi l'essai des machines nouvelles.

Des cours d'enseignement, de connaissances scientifiques et industrielles sont annexés à cet établissement ; les leçons sont gratuites ; les professeurs sont au nombre de quinze.

En face du Conservatoire on a établi, il y a quelques mois un square qui borde d'un côté la rue Saint-Martin et de l'autre le boulevard de Sébastopol.

Le square du Conservatoire des Arts et Métiers occupe une superficie de 4650 mètres ; il est entouré d'une élégante balustrade en pierre de Saint-Ylie (Jura), de 216 mètres de développement et coupée par quarante-huit pilastres. Ces pilastres supportent vingt-huit coupes et vingt candélabres en bronze, aux armes de la ville de Paris.

Quatre grilles en fer forgé, d'un beau style, donnent accès dans le square. Celles qui sont placées sur le boulevard de Sébastopol et dans la rue Saint-Martin ont chacune 9 mètres 30 cent. de largeur ; celles des rues latérales n'ont que 4 mèr. 40 cent.

Des deux côtés du square se trouvent deux bassins en pierre, ornés de figures en bronze, représentant les Arts, le Commerce, l'Industrie et l'Agriculture. Des têtes de lions et des guirlandes de fleurs et de fruits complètent la décoration. Une femme armée d'une faucille et s'appuyant sur une gerbe d'épis, personnifie l'Agriculture. L'Industrie se présente sous les traits d'un jeune homme qui tient un marteau d'une main ; une enclume et divers instruments sont près de lui.

A l'autre fontaine, le Commerce est figuré par un jeune homme qui s'appuie sur une ancre et qui tient de la main droite une bourse et de l'autre une balance. Une statue, caractérisée par une lyre, un laurier et le flambeau du génie personnifie les Beaux-Arts sous les traits d'une femme.

X.



Le square du Conservatoire.